Contacts de langues et narration enfantine en contexte post-impérial : *La petite fille des eaux*, roman collectif béninois

Abraham Enefu

Nnamdi Azikiwe University, Awka

07062081037

a.enefu@unizik.edu.ng

et

Prof. Busari Lasisi

Kaduna State University

0807 727 0817

busarilasisi@gmail.com

Résumé

Cet article examine les contacts de langues dans *La petite fille des eaux* (2006), un roman collectif coordonné par Florent Couao-Zotti et rédigé par dix auteurs béninois. Le roman s'inspire d'une histoire vraie et raconte l'expérience de Sité, une fillette de dix ans soumise à la pratique du vidomègon, un système traditionnel de placement d'enfants au Bénin qui, dans le contexte contemporain, a évolué vers des formes d'exploitation et de traite transnationale d'enfants, en particulier vers des pays tels que le Gabon. Conçu comme un acte collectif d'engagement littéraire et social, le roman confie chaque chapitre à un auteur différent tout en préservant la continuité narrative autour d'une seule protagoniste. L'ouvrage semble s'adresser à la fois à un public local et international, alliant accessibilité et intention didactique visant à sensibiliser aux transformations de vidomègon. D'un point de vue linguistique, le roman est principalement rédigé en français, la langue institutionnelle héritée de la domination coloniale, en intégrant des éléments issus de langue locale telle que le fon, sous forme de noms propres, de références culturelles et d'insertions ponctuelles accompagnées de notes de bas de page. S'appuyant sur une analyse qualitative d'extraits choisis et s'inspirant du dialogisme bakhtinien et de la sociolinguistique postcoloniale, cette étude explore la manière dont les pratiques d'écriture du roman reflètent les hiérarchies linguistiques. Elle montre que le texte ne représente pas uniquement la domination linguistique héritée de la colonisation, mais construit un espace où s'articulent contacts de langues, écriture collective et négociation des rapports de pouvoir dans un contexte post-impérial.

Mots-clés : Contacts de langues, Narration enfantine, Plurilinguisme postcolonial,

Littérature francophone collective

Abstract

This article examines language contact in *La petite fille des eaux* (2006), a collective novel coordinated by Florent Couao-Zotti and written by ten Beninese authors. Inspired by a true story, the novel recounts the experiences of Sité, a ten-year-old girl subjected to the *vidomègon* system, a traditional child placement practice in Benin that has gradually developed into forms of domestic exploitation and cross-border child trafficking, particularly towards Gabon. Conceived as a collective literary and social initiative, the novel assigns each chapter to a different author while preserving the narrative continuity of a single child protagonist. It addresses both local and international readers through an accessible narrative intended to raise awareness of the contemporary transformation of the *vidomègon* system. Linguistically, the novel is written primarily in French, the institutional language inherited from French colonial rule, while incorporating elements from Beninese languages such as Fon through personal names, place names, cultural references and occasional lexical insertions accompanied by explanatory footnotes. Drawing on a qualitative analysis of selected passages and informed by Bakhtinian dialogism and postcolonial sociolinguistics, this article explores how the novel's linguistic practices reflect inherited language hierarchies. It argues that the text does not merely represent linguistic domination but stages a space in which language contact, collective authorship and child narration negotiate relationships between languages, identities and power in a post-imperial context.

Keywords: Language contact; Child narration; Postcolonial multilingualism; Collective Francophone literature.

Introduction

Le contact de langues en contexte post-impérial renvoie à des situations où plusieurs langues coexistent et interagissent dans un même espace social, mais selon des rapports de pouvoir hérités de l'histoire coloniale. Comme le montre Louis-Jean Calvet, les contacts entre langues ne sont pas neutres : ils s'inscrivent dans des relations de domination où une langue tend à s'imposer au détriment d'autres langues, phénomène qu'il désigne sous le terme de *glottophagie* (Calvet, 1974 : 8). Dans de tels contextes, notamment en Afrique de l'Ouest francophone, la rencontre entre les langues européennes héritées de la colonisation et les langues locales ne saurait être envisagée comme un phénomène neutre ou strictement linguistique. Comme le définit Uriel Weinreich, le contact de langues survient lorsque des locuteurs de langues différentes entrent en interaction, produisant des phénomènes tels que l'emprunt, l'interférence ou l'alternance codique (Weinreich, 1953 : 1). Toutefois, au-delà de ces aspects structurels, le contact de langues doit être appréhendé comme une pratique sociale inscrite dans des rapports de pouvoir. À cet égard, Pierre Bourdieu (1982) montre que les langues et les variétés linguistiques fonctionnent au sein d'un « marché linguistique » où certaines formes acquièrent une valeur symbolique supérieure parce qu'elles sont reconnues par les institutions sociales, tandis que d'autres sont reléguées à des positions dominées (Bourdieu, 1982 : 5-6). Dans le contexte béninois, le français occupe largement cette position de langue légitime en raison de son statut de langue officielle, scolaire et administrative.

Cette distribution inégale des valeurs linguistiques constitue un héritage direct de l'histoire coloniale. Dans le Bénin, une société post-impériale, le français continue d'occuper une position dominante dans les domaines de l'administration, de l'éducation et de la production littéraire, tandis que les langues locales sont souvent cantonnées à des usages informels ou domestiques. Ngũgĩ wa Thiong'o souligne à cet égard que les langues coloniales continuent de structurer les formes d'expression culturelle et les modes de pensée bien après les indépendances politiques (Ngũgĩ wa Thiong'o, 1986 : 4-5), contribuant ainsi à la reproduction de rapports de domination symbolique. Dans cette perspective, le contact de langues ne renvoie pas seulement à une coexistence linguistique, mais aussi à des tensions permanentes entre domination et résistance.

La littérature constitue un lieu privilégié pour observer ces dynamiques, dans la mesure où elle ne se contente pas de refléter des pratiques linguistiques, mais les met en scène et les reconfigure. En s'appuyant sur le concept d'hétéroglossie développé par Mikhail Bakhtin, le roman peut être envisagé comme un lieu où coexistent et interagissent des voix, des discours et des registres linguistiques multiples (Bakhtin, 1981 : 324-325). Cette perspective dialogique met

en évidence la capacité du texte littéraire à rendre visibles la complexité des sociétés plurilingues ainsi que les processus de négociation qui les traversent. Dans cette optique, le contact de langues apparaît comme un lieu de domination et une occasion de négociation, dans lequel les locuteurs et les écrivains s'approprient, transforment et reconfigurent les ressources linguistiques. Cette approche rejoint les perspectives postcoloniales, notamment la notion d'hybridité proposée par Homi K. Bhabha, qui met en avant l'émergence de formes culturelles et linguistiques nouvelles issues de l'interaction plutôt que de l'imposition unilatérale (Bhabha, 1994 : 37). Dans le prolongement de ces cadres théoriques, la présente étude envisage le contact de langues comme une pratique socialement et historiquement située, en analysant la manière dont il est construit et médiatisé dans *La petite fille des eaux*.

1. Contexte de production et de circulation du roman

Le roman *La petite fille des eaux*, publié en 2006, constitue un projet littéraire collectif coordonné par Florent Couao-Zotti, qui compte parmi les dix auteurs du roman. Une structure singulière rend l'ouvrage particulier : les dix auteurs écrivent chacun un chapitre du récit tout en maintenant la continuité narrative autour d'une seule protagoniste, Sité, une fillette de dix ans confronté au phénomène du vidomègon (confier un enfant à une famille). Cette écriture collective donne au roman une dimension polyphonique qui ne relève pas seulement d'un exercice stylistique, mais inscrit également l'œuvre dans un mouvement de solidarité intellectuelle et sociale.

Le terme vidomègon, d'origine fon, signifie littéralement « enfant placé ». Il s'agit d'une pratique traditionnelle béninoise qui consiste à confier un enfant à une famille d'accueil supposée lui offrir de meilleures conditions de vie. Toutefois, comme le montre le roman, cette pratique a progressivement évolué vers des formes d'exploitation domestique, puis vers des réseaux de traite d'enfants à destination de plusieurs pays africains, notamment le Gabon. Inspirée d'un fait réel, l'histoire de Sité fonctionne à la fois comme un récit littéraire et comme un moyen de sensibilisation aux transformations contemporaines du vidomègon. Comme le souligne Ayih-Klakpasso : « l'exploitation domestique des enfants est une réalité sociale au Bénin. Communément appelés <vidomègon> ces enfants sont arrachés à leurs familles ou parfois envoyés par leurs parents et exploités par des tiers dans un mépris total de leurs droits » (Ayih-Klakpasso, 2019 : 15).

Ce projet collectif des auteurs béninois vise à attirer l'attention des lecteurs, sur une réalité sociale souvent banalisée dans les sociétés concernées au Bénin. Le choix d'une narration centrée

sur une enfant renforce la dimension dénonciatrice du roman en exposant les violences sociales, affectives et linguistiques vécues de l'intérieur. L'emploi du français dans l'écriture participe également à cette stratégie de diffusion et de sensibilisation. En tant que langue officielle au Bénin et langue de circulation transnationale, le français permet au texte de toucher un lectorat plus large, au-delà du cadre strictement local au Bénin. Cependant, le roman conserve des traces des langues béninoises à travers les noms des personnages, les toponymes, certaines expressions culturelles ainsi que quelques insertions lexicales accompagnées de notes explicatives.

Cette coexistence entre le français et les langues locales révèle une caractéristique importante des contextes postcoloniaux : d'un côté, le français s'impose comme langue de légitimité institutionnelle et de production littéraire ; de l'autre, les langues locales demeurent porteuses de valeurs culturelles et identitaires. Dès lors, *La petite fille des eaux* ne peut être réduit à une simple fiction dénonçant le trafic d'enfants. Le roman constitue également un espace où se négocient des rapports entre langues, mémoire collective, engagement social et héritage post-impérial. Cette dynamique linguistique francophone africaine s'inscrit dans « un marché littéraire mondialisé où les auteurs africains doivent négocier entre les attentes du marché français et la fidélité à leurs réalités locales » (Casanova, 1999 : 142).

2. Polyphonie et continuité narrative

Cette écriture collective produit une pluralité de voix narratives tout en conservant la continuité du récit autour de Sité. Malgré les variations de ton d'un chapitre à l'autre, la voix de Sité reste relativement stable. Par exemple Dans Chapitre un écrit par Couao- Zotti, Sité répond à une accusation de Mà Sika d'avoir volé son argent « - mais je n'ai rien volé, criai-je, une larme dans l'œil… » (Couao- Zotti, 2006 : 13) et Dans Chapitre trois écrit par Hountondji, pendant l'interrogation de Sité à la Brigade de protection des mineurs par une madame de commissaire « Elle me frappe trop, elle me frappe tous les jours. » (Hountondji, 2006 : 32). Cela donne au lecteur l'impression d'une expérience continue de la souffrance liée au vidomègon. Ce style se lie avec le dialogisme de Mikhail Bakhtine, pour que le roman constitue un espace de coexistence et d'interaction entre plusieurs voix sociales et discursives. Ainsi, la pluralité des auteurs dans *La petite fille des eaux* ne relève pas simplement d'un procédé esthétique ; elle produit une forme de polyphonie narrative qui permet de multiplier les regards sur une même réalité sociale. Comme l'explique Bakhtine lui-même, « la plurivocalité et le plurilinguisme pénètrent dans le roman de telle sorte qu'ils sont organisés dans un système artistique » (Bakhtine, 1989 : 116). Ainsi, la pluralité des auteurs ne produit pas uniquement une diversité de points de vue ; elle

prépare également le terrain à une diversité des pratiques langagières qui sera examinée dans les sections suivantes.

L'hétérogénéité narrative devient alors un élément central du texte. Certains auteurs privilégient une narration plus émotionnelle comme les exemples de Couao- Zotti et Houndondji au-dessus, tandis que d'autres comme l'auteur Dafia en chapitre quatre présente la dénonciation sociale à travers la réflexion de Sité « …je maudis cette sorcière qui a donné à Daavi l'ignoble idée de me jeter dans cette mésaventure » (Dafia, 2006 : 47). Les autres chapitres prolongent cette dénonciation en décrivant les tâches domestiques, les violences physiques et les déplacements imposés à Sité, ce qui donne au récit une cohérence malgré la pluralité des auteurs. Cette diversité contribue à faire du roman un espace où plusieurs consciences narratives se rencontrent sans s'effacer totalement derrière une voix unique. La polyphonie narrative « est le développement simultané de deux ou plusieurs voix qui, bien que parfaitement liées, gardent leur relative indépendance » (Kundera, 1986 : 9). Le dialogisme bakhtinien se définit comme « un phénomène selon lequel le discours confronte différentes voix à l'instar d'un dialogue » (Bakhtine, 1978 : 234). Cette pluralité de voix transforme le roman en un lieu de confrontation et d'interaction entre des discours hétérogènes, où « la polyphonie ne cherche pas l'unisson, elle n'est pas l'émergence d'un consensus, elle suppose immédiatement la confrontation des voix et l'irréductibilité des discours » (Brès, 2005 : 12).

3. Pratiques linguistiques et phénomènes de contact

3.1 Le français comme langue dominante

Dans *La petite fille des eaux*, le français occupe une position dominante à plusieurs niveaux du récit. Les auteurs choisissent d'emblée le français pour porter le témoignage de Sité. Cette décision fait directement écho aux réalités postcoloniales du Bénin, où les politiques linguistiques héritées de la colonisation ont maintenu le français comme langue de l'école, de l'administration et de la communication officielle. On retrouve ici la logique développée par Pierre Bourdieu (1982), selon laquelle la valeur d'une langue dépend du marché linguistique dans lequel elle circule et des institutions qui la légitiment. Dans le contexte béninois, cette logique se traduit par le statut du français comme langue officielle de l'État, de l'école, de l'administration et de la justice. Bien que la majorité de la population utilise quotidiennement des langues nationales telles que le fon, le yoruba ou le bariba, c'est le français qui demeure la langue privilégiée des institutions publiques et de la production écrite. Le choix des auteurs de rédiger *La petite fille des eaux* en français s'inscrit ainsi dans cette hiérarchie linguistique héritée de la période coloniale. Le choix du français

répond également à un objectif de diffusion. Il permet au roman de dépasser son contexte immédiat de production et d'être lu dans d'autres espaces francophones, où la question du trafic des enfants et des héritages postcoloniaux peut également être discutée. Une institution gouvernementale héritée de la colonisation mise en scène dans le roman est la Brigade de protection des mineurs, où la voisine de Mà Sika conduit Sité après son expulsion de la maison. Le fonctionnement institutionnel de la brigade est présenté à travers le regard de Sité. Celle-ci rapporte les paroles de la commissaire : « Je vais vous préparer une fiche d'entrée », dit madame le commissaire (Hountondji, 2006 : 30). L'expression « fiche d'entrée » appartient au vocabulaire bureaucratique et administratif français. Cette formule relève l'emprise de l'administration sur la trajectoire des individus. Le français dépasse ici le simple rôle d'outil de communication : il devient un instrument de gestion sociale. Bourdieu souligne que, « language is not only a means of communication, it is also an instrument of power and social domination » (Bourdieu, 1991 : 68), « le langage n'est pas seulement un moyen de communication, c'est aussi un instrument de pouvoir et de domination sociale » (Notre traduction).

L'hégémonie du français s'étend bien au-delà des frontières béninoises pour innerver les relations transnationales entre anciens espaces coloniaux francophones. Dans le chapitre sept rédigé par Mireille Ahondoukpe, lorsque le bateau L'Étiréno arrive au Gabon, ancien territoire colonisé par la France, la police maritime communique en français avec l'équipage béninois après avoir inspecté le bateau. L'accueil est immédiat et brutal, les policiers déclarent : « Un bateau esclavagiste ! s'écrièrent-ils. Vous êtes un bateau de trafiquants d'enfants. Vous n'allez pas jeter l'ancre ! Retournez d'où vous venez ! » (Ahondoukpe, 2006 : 67). À travers cet échange entre les policiers et l'équipage de L'Étiréno, la langue coloniale s'impose à nouveau comme l'instrument de contrôle privilégié des administrations postcoloniales. Le vocabulaire employé par la police « bateau esclavagiste », « trafiquants d'enfants », relève d'un registre juridique et accusatoire qui traduit l'autorité institutionnelle de l'État. Au-delà du constat, la séquence met en lumière le rôle du français comme vecteur de circulation transnationale dans les dispositifs policiers et administratifs hérités de la colonisation. Malgré les différences nationales entre le Bénin et le Gabon, le français sert ici de langue commune de communication entre autorités étatiques et acteurs du trafic. La tentative de corruption avortée du commandant rappelle cependant que l'usage d'une langue officielle ne garantit en rien l'intégrité de la justice, mais reste liée à des rapports complexes entre pouvoir, contrôle et corruption. Dans le roman, Hountondji et Ahoundoukpè présentent le français comme la langue des institutions policières et des procédures officielles. Cette représentation entre en résonance avec la situation sociolinguistique du Bénin et

du Gabon, où le français continue d'occuper une place centrale dans l'administration et les échanges entre services de l'État. L'intervention de la police maritime gabonaise favorise la médiatisation de l'affaire. Le recours au français, langue des institutions et de la communication internationale dans cet espace francophone, contribue à la diffusion du récit au-delà des frontières nationales. Cette dynamique confirme ce que Weber observe sur la langue coloniale : « the colonial language becomes the dominant language of administration, education, and elite communication, reproducing colonial hierarchies in post-independence societies » (Weber, 2012 : 145). « La langue coloniale devient la langue dominante de l'administration, de l'éducation et de la communication des élites, reproduisant les hiérarchies coloniales dans les sociétés postindépendances » (Notre traduction).

3.2 La présence des langues locales

Dans *La petite fille des eaux*, malgré la prédominance du français comme langue principale de narration, le texte conserve plusieurs traces des langues béninoises. Ces traces apparaissent à travers les noms des personnages, les toponymes, certaines expressions culturelles ainsi que des insertions lexicales accompagnées de notes explicatives.

Cette présence des langues locales est visible dans les noms des personnages et des lieux. Les personnages portent majoritairement des noms béninois tels que Sité, Mà Sika, Nanan, Vofo, Ahueffa, Médé, Houdégbé ou Dèvi. De même, les espaces géographiques mentionnés dans le récit — Guézin, Xwéda, Calavi, Cotonou ou le lac Ahémé — renvoient à des réalités culturelles et territoriales profondément ancrées dans le contexte béninois. Ces choix onomastiques participent à la construction d'un univers narratif localisé, même lorsque la langue principale du récit reste le français.

La présence de termes vernaculaires comme *vidomègon*, *ablo* ou *adokoun gbinou* rappelle que certaines réalités sociales et culturelles béninoises ne trouvent pas d'équivalent exact en français. Sans revenir sur l'analyse détaillée de *vidomègon* proposée plus haut, rappelons que le maintien de ce terme en fon traduit la volonté des auteurs de conserver la spécificité culturelle de cette pratique sociale plutôt que de la réduire à une simple traduction. Loin d'être de simples ornements, ces glissements lexicaux agissent à plusieurs niveaux : ils enracinent d'abord le récit dans le quotidien béninois, tout en érigeant une forme de résistance face à l'uniformisation par le français. L'insertion de mots locaux dans le roman ne relève donc pas simplement d'un effet esthétique ; elle constitue aussi une manière de préserver des référents culturels que le français ne peut entièrement absorber.

C'est au travers des notes de bas de page que se cristallise la tension entre le besoin d'être lu à l'international et la volonté de préserver l'authenticité locale. Dans le premier chapitre rédigé par Florent Couao-Zotti, lorsque Mà Sika frappe Sité, la narratrice décrit sa tutrice en utilisant un terme vernaculaire accompagné d'une note explicative : « Malgré son poids, malgré sa masse de bonne femme amateur d'*adokoun gbinou**, elle savait se mouvoir avec aisance et rapidité. » (Couao-Zotti, 2006 :13). La note précise que *adokoun gbinou* signifie « croupions de dinde ». L'irruption de cette formule force le lecteur extérieur à bousculer ses habitudes de lecture pour s'initier à un univers culturel précis. Le mot vernaculaire devient ainsi un lieu de contact entre deux univers linguistiques.

Agnès Adjaho adopte la même stratégie dans le chapitre suivant. Sité évoque une voisine dont la fille est partie en ville comme *vidomègon* : « Le lendemain, Nanan alla voir la voisine vendeuse d'*ablo**, dont la fille était partie. » (Adjaho, 2006 : 26). La note explicative définit *ablo* comme une « galette cuite à la vapeur, à base de maïs fermenté ». Sur la même page, le terme *vidomègon** est également expliqué comme un « enfant placé dans une famille d'accueil » (Adjaho, 2006 : 26). Si ces précisions facilitent la lecture, elles soulignent en creux une forme d'asymétrie : dans le roman, les auteurs accompagnent les termes issus des langues béninoises de notes explicatives afin d'en faciliter la compréhension auprès d'un lectorat francophone. Cette démarche souligne que le français demeure la langue de référence de l'écriture et de la réception du texte.

Cependant, la présence des langues locales demeure relativement limitée dans l'ensemble du roman. Cette limitation soulève une question importante dans le cadre des littératures postcoloniales francophones : s'agit-il d'un choix visant à faciliter la circulation du texte dans l'espace éditorial francophone, ou révèle-t-elle les contraintes imposées par le marché littéraire dominé par le français ? Dans *La petite fille des eaux*, les langues locales demeurent visibles mais périphériques, tandis que le français conserve la fonction centrale de narration et de circulation du texte. *La petite fille des eaux* se fait le miroir des tiraillements linguistiques propres aux anciennes colonies africaines, où la langue de l'autre reste le passage obligé pour raconter sa propre histoire.

3.3 Les phénomènes de contact linguistique

Dans *La petite fille des eaux*, les phénomènes de contact linguistique apparaissent de manière relativement discrète dans le texte. Le roman ne mélange pas constamment plusieurs langues fondées sur une alternance massive entre plusieurs langues ; il privilégie plutôt une quelques insertions des termes principalement issus du fon dans une narration majoritairement

francophone. Cette discrétion linguistique peut s'expliquer par à la volonté des auteurs de maintenir l'accessibilité du texte à un lectorat francophone tout en conservant certaines traces des pratiques sociolinguistiques locales.

On observe d'abord plusieurs formes de transferts lexicaux issus des langues béninoises, notamment du fon. Des termes comme *vidomègon*, *ablo* ou *adokoun gbinou* sont intégrés directement dans le récit avant d'être expliqués par des notes de bas de page. Ces insertions révèlent l'existence des certaines réalités culturelles qui sont difficiles à traduire entièrement en français. Selon Uriel Weinreich, le contact de langues produit fréquemment des phénomènes d'interférence et d'emprunt lexical liés aux interactions sociales entre communautés linguistiques (Weinreich, 1953 : 1). L'emprunt lexical consiste à intégrer dans une langue un mot provenant d'une autre langue, tandis que l'interférence renvoie à l'influence qu'une langue exerce sur une autre au niveau de la prononciation, de la syntaxe, de la sémantique ou de l'organisation du discours. Dans *La petite fille des eaux*, ce sont surtout les emprunts lexicaux qui retiennent l'attention, à travers le maintien de termes issus du fon dans une narration rédigée en français. Ces emprunts dans le roman ne relèvent pas uniquement d'un effet de couleur locale ; ils permettent de maintenir une proximité avec les réalités culturelles béninoises tout en les rendant lisibles pour des lecteurs francophones.

3.4 Le contact de langues comme espace de négociation

L'analyse de *La petite fille des eaux* montre que le contact de langues ne peut être réduit à une simple opposition entre domination coloniale et résistance culturelle. Le roman met plutôt en scène un espace de négociation où plusieurs langues, plusieurs voix et plusieurs systèmes de valeurs interagissent de manière complexe.

Le français apparaît simultanément comme langue de pouvoir, de diffusion et de légitimité littéraire, tandis que les langues nationales, principalement le fon, demeurent les vecteurs de références culturelles et identitaires. La coexistence de ces langues ne relève pas d'une simple juxtaposition ; elle donne lieu à une négociation entre les exigences d'accessibilité d'un lectorat francophone et la volonté des auteurs de préserver des réalités linguistiques et culturelles propres au contexte béninois. Cette négociation se manifeste notamment dans le maintien de termes vernaculaires, dans le recours aux notes explicatives et dans la conservation des noms de personnes et de lieux**.** Le roman fonctionne ainsi comme un espace où se rencontrent les traditions orales, l'écriture littéraire en français et les réalités sociolinguistiques du Bénin. L'écriture collective

renforce cette dynamique en faisant converger plusieurs sensibilités d'auteurs autour d'une même expérience enfantine.

4. Narration enfantine et expérience linguistique

Dans plusieurs passages, la narration de Sité semble conserver une logique orale liée à sa vie sociale et à son absence de scolarisation. Sité, âgée de dix ans, ne fréquente pas l'école et participe aux activités quotidiennes de sa famille. Elle raconte ainsi : « …Nos journées étaient rythmées par les mêmes rites… ma sœur Ahueffa et moi suivions Nanan au marché » (Adjaho, 2006 : 22). La simplicité syntaxique de cette phrase, dévoile l'importance accordée aux habitudes collectives ainsi que le rythme répétitif de l'expression rappellent certaines formes de narration orale du quotidien. Le français employé reste simple, proche de la description concrète, comme si la narration traduisait une pensée encore imbibée dans les pratiques orales et non dans une maîtrise scolaire élaborée du français.

Cependant, cette proximité avec la parole quotidienne ne reste pas stable dans tout le roman. Dans certains chapitres, Sité s'exprime dans une langue simple et directe, alors que dans d'autres, le style devient plus littéraire. On le remarque dans le chapitre neuf écrit par Mahougnon Kakpo, lorsque Sité raconte sa peur à bord de *L'Étiréno* : « Je sentais que je sommeillais. J'en avais horriblement peur. Comme un amoureux soupçonneux, je flairai l'insolite. La mort. Elle me paraissait proche et j'avais peur » (Kakpo, 2006 : 77). Des expressions comme « amoureux soupçonneux » ou « flairai l'insolite » paraissent plus soutenue que le langage utilisé dans d'autres passages du récit. Cela montre que la voix de Sité change parfois selon les auteurs qui prennent en charge les chapitres.

Malgré ce style, le passage garde certains traits liés à l'enfance. La peur revient plusieurs fois : « j'avais peur », « la mort », « proche ». Sité ne cherche pas vraiment à analyser ce qui lui arrive ; elle décrit surtout ce qu'elle ressent immédiatement. Cette manière de raconter rappelle les réactions spontanées d'un enfant face au danger. Ce passage montre aussi un autre aspect dans le roman. Sité est une enfant non scolarisée, mais elle raconte parfois son expérience dans un français très élaboré. Il existe donc un écart entre sa situation sociale et la langue utilisée dans certains passages. À travers cette différence, le roman laisse apparaître les inégalités liées à la maîtrise du français dans le contexte béninois. Le français littéraire reste associé à une forme de prestige et de légitimité, alors que les paroles ordinaires des milieux populaires sont moins valorisées.

Bien que les dix auteurs cherchent à préserver la continuité de la voix de Sité, leurs choix lexicaux et stylistiques ne sont pas toujours homogènes. Certains chapitres privilégient un français proche de l'oral, tandis que d'autres adoptent une langue plus littéraire. Cette diversité linguistique reflète à la fois la pluralité des auteurs et la coexistence du français et des langues béninoises.

Conclusion

Cette étude a montré que *La petite fille des eaux* constitue un espace privilégié pour analyser les rapports entre littérature, plurilinguisme et héritage postcolonial. À travers l'écriture collective, la narration enfantine et les négociations entre français et langues locales, le roman met en scène des pratiques linguistiques qui dépassent la simple représentation littéraire pour interroger des rapports sociaux et symboliques plus larges.

L'analyse souligne également l'importance des voix collectives et marginales dans la littérature francophone africaine contemporaine. Le regard enfantin de Sité permet notamment de rendre visibles des expériences de domination linguistique souvent peu perceptibles dans sa narration. Cette réflexion pourrait être prolongée par une comparaison avec d'autres contextes postcoloniaux ou post-impériaux, y compris européens, où les questions de hiérarchie linguistique, de mémoire culturelle et de circulation des langues continuent de structurer les pratiques sociales et littéraires.

Œuvres Citées

Ayih-Klakpasso, Kokoè Mawulé, 2019, *Intervention des ONG en charge de la protection de l'enfance dans la lutte contre l'exploitation domestique des enfants au Bénin : enjeux, défis et proposition d'une approche pour la pérennisation des acquis,* Université Senghor, 63 p.

Bakhtin, M. M. 1981, *The dialogic imagination four essays*. Edited by : Micheal Holquist, Library of Congress Cataloging in Publication Data, USA.

Bakhtine, M., 1989, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

Bhabha, H. K., & York, N, 1994, *THE LOCATION OF CULTURE*, Routledge, London.

Bourdieu Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire (Grand format - Autre 1982), de Pierre Bourdieu | Éditions Fayard*.

Bourdieu, P., 1991, *Language and Symbolic Power*, Cambridge, Harvard University Press, 274 p.

Brès, J., et al., 2005, *Dialogisme et polyphonie : approches linguistiques*, Paris, De Boeck Supérieur, 256 p.

Calvet, L.-J. 1974, *Linguistique et colonialisme : Petit traité de glottophagie*. Payot.

Casanova, P., 1999, *La République mondiale des lettres*, Éditions du Seuil, Paris.

Couao-Zotti Florent et al, 2006, *La petite fille des eaux,* NDZÉ, Cameroun.

Kundera, M., 1986, *L'Art du roman*, Paris, Éditions du Seuil, 193 p.

Ngugi wa Thiong'o, 1981, *Decolonising the Mind. PDF, Enhanced Reader*, ZIMBABWE PUBLISHING HOUSE.

Weber, E., 2012, *Postcolonial Languages and Power in Africa*, New York, Palgrave Macmillan, 289 p.